

# Sortilège d'une nuit

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570168>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Sortilège d'une nuit

Il ouvrit la fenêtre et se pencha sur son balcon. L'air était doux, perfumé des senteurs d'accacias dont les fleurs illuminaient la verdure tout au long du boulevard. Le crépuscule avançait, reculait devant la nuit; une bande de ciel pâle à l'horizon succédait au dernier éclat d'un rayon de soleil. Toute la voûte du ciel, sauf cette ultime lumière, avait pris la teinte bleue sombre, à peine teintée de violet par les chaleurs d'été, à peine embrumée de gris par les vapeurs de la ville, qui fait mieux qu'une nuit opaque ressortir le scintillement jaune des étoiles.

Il se penchait sur son balcon, il avait allumé une cigarette. La chaleur du jour s'était adoucie mais l'air gardait une tiédeur vivante. Il avait ouvert sa chemise sur sa poitrine nue, l'avait même écartée d'une épaule qui brillait ronde et brune comme un galet à la clarté nocturne. Derrière lui, la chambre était vide. Le sourir d'un portrait, la lumière basse d'une lampe, le rythme monotone d'une pendule étaient les seuls compagnons de sa vie. Il soupira, il se pencha vers la rue.

\*

Des ombres glissaient sur le boulevard, sous les arbres, ombres furtives qui passaient, repassaient, s'abordaient quelquefois; le feu d'une allumette, le temps d'une hésitation... repartaient deux à deux jusqu'au coin d'une rue, jusqu'au sombre d'une porte. Vie nocturne légère, réglée comme un ballet gracieux, et pourtant fiévreuse, lourde de craintes, de risques, de désirs.

Il regarda derrière lui un moment, le temps de voir la lampe paisible, trop paisible, le creux unique au centre du divan, les livres déjà lus, la pendule et son incessant reproche : « Une seconde perdue, une seconde perdue, une seconde... » Et puis il descendit en rêve vers la rue. Il se trouva soudain sous la voûte des arbres, voûte ombreuse et continue percée çà et là par le fruit d'or d'un réverbère. Il se trouva à la hauteur du refuge complice des portes cochères, à la hauteur des regards qui l'accueillaient, des sourires qui l'interrogeaient, des cigarettes qui attendaient qu'on proposât de les allumer. Les silhouettes du ballet féérique glissaient maintenant devant lui, ou sur ses pas, ou le croisaient, ralenties à son approche. Silhouettes minces, insaisissables comme des brumes, et pourtant si matérielles dans leurs formes, dans leurs besoins. Il se souvenait d'une réflexion entendue à leur sujet : « Ce sont des sexes qui se promènent... » Mais sous quels aspects différents, imprévus, désarmants, se présentaient tous ces sexes identiques et trop souvent décevants ! Celui-ci c'était une mèche de cheveux brune sur son front bas de petite brute attendrissante, cet autre c'était la lueur moqueuse d'un regard et un sourire d'enfant, cet autre encore attirait par la carrure d'un blouson de cuir, et celui-là par la fraîcheur dorée de sa peau dans l'ouverture d'une chemise déboutonnée jusqu'au ventre. Il remarqua une de ces poitrines intentionnellement dévoilées sur laquelle un bouton de rose perçait le feuillage d'une toison noire, une autre dont la puissante musculature donnait envie d'y poser les mains ouvertes en conques... Presque tous usaient de l'attrait élémentaire que donne un pantalon moulant les charmes les plus intimes, un blue-jeans collant aux hanches. Cuisses min-

ces ou puissantes, reins de matou agile ou fesses rondes savamment roulées. Et surtout sexes, sexes mis en valeur, à peine masqués, sexes autour desquels tourne le monde, motif et raison du ballet des nuits d'été, sexes moins importants pourtant et esclaves du mince portefeuille adhérent à la fesse droite . . .

Il croisa ces regards, se détourna de ces sourires, n'arrêta qu'un instant sa curiosité sur ces décolletés musclés, sur ces hanches minces, sur ces sexes à peine retenus par les boutons d'une braguette trop souvent ouverte. Il passa au milieu d'eux, presque indifférent, objet d'une seconde de déception pour quelques-uns, excité par le désir émanant de ces êtres mais refusant leur facilité, conscient de la pauvreté de ce qu'ils pouvaient lui offrir. Non qu'il ne les désirât point mais il eut fallu qu'un seul réalisât la synthèse de tous : ce regard, cette bouche-ci, cette couleur de peau, cette démarche, cette cambrure des reins, la forme de cette cuisse et, en plus, et surtout, ce qu'aucun d'eux n'aurait pu, n'aurait su lui donner en prime : le moment de tendresse, de confiance et d'abandon qui succède à l'amour.

Il les regarda s'éloigner sur le boulevard en murmurant : « Oh ! savants, trop savants qui avez oublié le principal et le plus simple ! » Puis, par une rue obscure et déserte, il descendit vers le fleuve. Entre les hautes maisons, un peu d'humidité traînait à ras du sol, mais la chaleur de l'après-midi était restée emprisonnée et on étouffait sur ce chemin plus que l'on aurait étouffé dans une pièce close. Le quai du fleuve lui donna une impression d'espace et il se tourna instinctivement pour respirer du côté vers lequel l'eau glissait, vers la mer lointaine où il faisait peut-être frais.

Il suivit ce chemin, à peine conscient d'une ancienne habitude qui le menait vers un quartier longtemps aimé, vers une maison qui avait presque été la sienne. Il se retrouva, surpris, devant une porte qui lui était maintenant close et dont il avait autrefois possédé la clé. Il leva les yeux vers ces fenêtres du premier étage d'où il avait souvent regardé le soleil se coucher sur le fleuve, son bras passé autour d'une épaule. Les fenêtres étaient fermées comme des yeux morts. Il murmura : « Michel, oh ! Michel, pourquoi es-tu parti ? » Il ferma les yeux et, soudain, il vit une silhouette se détacher de l'ombre de la porte ; une silhouette si bien connue, tant adorée. Il retrouva ce corps qui avait pour lui tous les attraits dont les autres n'offraient que des reflets infidèles, cet être unique : un être aimé. Michel ! Il tendit la main pour le toucher, pour s'assurer de sa présence. « Tu es donc revenu ! » — « Oui, je suis revenu, j'ai senti que tu avais besoin de moi ». Il y avait dans le regard de Michel un sourire timide, un désir de se faire pardonner. Il alluma une cigarette : ce geste nerveux, habituel, accompagnant tant de souvenirs . . . « Tu m'as manqué, Michel ! » « Oui, je sais, ne parlons plus de cela. Oublions mon départ, cette rupture stupide. Tout sera comme avant si tu le veux encore. Tu le veux, n'est-ce pas ? » — « Tu le sais bien. Je n'ai fait que t'attendre, que revivre nos souvenirs et imaginer ce moment » — « Alors, plus rien n'existe que nous, je t'attendais chaque soir sous les fenêtres de ma chambre, de notre chambre, je me suis rendu compte que rien n'a de valeur sans toi. Viens, marchons un peu le long du fleuve. Te souviens-tu des soirs de l'été dernier ? Nous trouverons encore une terrasse où nous

attabler un moment avant de rentrer. Nous parlerons de poésie en nous tenant par la main, mais notre esprit ne suivra pas nos paroles tout occupé de ce merveilleux qu'est notre amour, imaginant déjà la beauté de notre chant quand, de retour chez nous, nous serons nus l'un contre l'autre... Viens!»

Michel le prit par la main et ils partirent au bord du fleuve, lentement. La lune s'était levée et mettait des scintillements de lumière sur l'eau calme, des blancheurs de neige sous l'arche des ponts. La ville était déserte, il n'y avait plus que deux amants qui marchaient d'un même pas dans la nuit bleue...

\*

Il jeta le mégot de sa cigarette par dessus le balcon. Une petite flamme tournoya longtemps dans la masse sombre des accacias fleuris. Puis il referma la fenêtre et retrouva sa solitude.

Mars 1960.

R. Gérard.

## Fleurettes du mal, Fleurettes du bien

A Hambourg, pendant mes dernières vacances. Je longeais un soir les quais maritimes, déshabillant les hommes à mon habitude, d'un œil tantôt indifférent tantôt concupiscent. Soudain je vis marcher devant moi un aspirant officier de la marine marchande et un jeune matelot, deux grands Nordiques blonds, des frères peut-être (??), qui babillaient et riaient à cœur joie en vrais gosses qu'ils étaient. Leurs propos les intéressaient tellement, qu'ils ne regardaient pas même les femmes, pourtant jolies aux lumières. Elles, par contre, les mangeaient des yeux, car mes lascars étaient beaux et fringants dans leur uniforme bien ajusté. Ils allaient rapides et heureux, rasés de frais et propres comme des sous-neufs. Ils enfilèrent les rues, puis les ruelles, puis une venelle à l'abri des regards critiques, où semblait les attendre un petit hôtel (Hôtel-des-Deux-Pigeons, portait la façade). Devant l'étroite porte, le futur officier s'effaça galamment, laissant passer son petit matelot, large seulement des épaules. Ce fut rapide, mais combien beau à voir !

\*

Je me promenais le long de la vieille Thielle, la rivière la plus romantique que je connaisse, discrète et mystérieuse comme une chambre nuptiale (raison pour laquelle les campeurs y abondent durant les week-ends). L'herbe drue, les roseaux couchés étouffaient mes pas; la nuit tombait calme et lente dans un concert de grenouilles amoureuses. Au milieu d'un fouillis de chênes nains je vis une tente dressée, étroite et modeste, juste assez grande pour un habitant. Cependant des petits rires et, me semblait-il (mais je devais faire erreur ?), des petits bécots fusaient à travers le toit d'étoffe. Deux cycles d'hommes étaient couchés tout à côté. Le démon de la curiosité me saisit et, après avoir toussoté pour signaler ma présence, je vis deux jeunes têtes masculines paraître dans l'étroite fente de l'entrée, l'une de ces têtes au rez-de-chaussée et l'autre au premier si je peux dire, toutes deux surprises mais pas inquiètes, sûrement que de solides biceps se cachaient dans l'ombre. — « Pardon ! Excuse ! » dis-je